

le Trait d'Union



Bulletin bimestriel de l'Union Nationale France - Russie - CEI - peuples russophones

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs et peuvent ne pas refléter l'opinion de l'UNFR-CEI-PR

SOMMAIRE mai - juin 2018

PAGES 1 et 2 : Quand les temps sont difficiles
par **Marc Druesne**

PAGES 3 à 6 :

Eurcasia et Alidades - Complicités sibériennes
par **Annick Reigné**

PAGES 7 à 11 :

Syrie : quels enjeux pour la Russie ?
par **Jean Geronimo**

PAGES 12 et 13 : Dobroe, XVII^e séminaire
national : Le monde du français aujourd'hui
par **Valentine Grosjean**

PAGES 14 et 15 : Journées du livre russe et
des littératures russophones
par **Felice Castelnau**

PAGE 16 : 75^e anniversaire de la victoire de
Stalngard
par **Michel Faitot**

Quand les temps sont difficiles !

« Je rêve que je ne dors pas »

Le printemps venu, serions-nous sortis des froidures de l'hiver pour gagner ces climats qui réchauffent la terre et l'atmosphère... et peut-être le cœur des hommes ? La métaphore climatique laissant entendre ici qu'un contexte géopolitique que nous connaissons complexe, tendu, pouvait évoluer ou amorcer son évolution vers l'expression d'une volonté générale d'un dialogue poursuivi ou relancé.

Et pour ce qui nous concerne celui conduit entre la Russie et la France et qui sert de cadre plus ou moins favorable à nos relations et échanges associatifs. Force est de constater que telle n'est pas la réalité et que si évolution il y eut, ce ne fut pas dans le sens espéré. Je me souviens d'un article précédemment rédigé par le même Jean Geronimo où l'auteur, pour caractériser l'état du monde et donc de notre continent, recourait au concept de « guerre tiède », référence évidente et comparative faite à la situation de guerre

froide d'il y a plus d'un demi-siècle. Les expulsions récentes et nombreuses de diplomates russes, appelant en retour mêmes sanctions, attestent le franchissement d'un degré sur l'échelle des tensions internationales et semblent bien participer de cet état d'hostilité ostensiblement assumé – le degré franchi- et maintenu dans les limites ténues de la « tiédeur » conflictuelle. Ce préambule sans doute plus développé que prévu parce que cette dégradation des relations franco-européano-russes avec en toile de fond des conflits armés non résolus, pour qui se veut respectueux des principes et droits humains de paix et d'amitié, ne peut que susciter l'inquiétude et la vigilance.

Tout comme nous saluons tout processus de rapprochement (cf. le Trianon) et tentons d'y prendre notre part active, nous déplorons ce qui l'entrave et peut légitimement apparaître comme contradictoire dans les intentions et les objectifs. Plus que jamais l'OFRJ serait bien, dans un dispositif l'intégrant, l'élément –pas le seul- propre à stabiliser les relations entre les deux pays et leur offrir les moyens d'investir dans l'avenir, car pour et avec la jeunesse il n'est décent que de construire. Impossible non plus de ne pas tenir compte de la réélection du président Poutine, et de tenter d'en appréhender le sens pour le peuple russe. Incontestablement, le système aggravé des sanctions occidentales, contribua à corroborer la figure de l'homme d'Etat susceptible de sauvegarder et promouvoir l'intérêt national. Quelles solutions seront-elles apportées désormais aux problèmes sociaux qui affectent les grands systèmes « reproducteurs », tels ceux de la santé, de l'éducation, des biens intermédiaires, problèmes générateurs d'inégalités accrues. Je peux témoigner pour l'éducation qui peut se dire et se dit « à deux vitesses », en proie au chômage et en cours de privatisation au détriment des enseignements les plus vulnérables comme hélas le français (témoignage établi sur la base de données locales et ne prétend pas à la transposition)

Enfin, croyez bien que la juste vision d'un monde incertain, ses menaces diffuses ou manifestes, ne nous dispense pas d'agir, mieux, à ce point instruits, nous y prédispose : les Dialogues Européens d'Evian n'ont jamais mobilisé à ce niveau, le Gouverneur jugeant le thème du géoparc suffisamment motivant pour qu'il se déplace, les stages d'étudiants se dérouleront comme de coutume. L'exposition sur Stalingrad voyagera de par la France, lisez la dernière livraison des Journées du Livre Russe. Partout soyez à l'œuvre et n'hésitez pas à nous signaler toute initiative qui aurait à souffrir d'un retard réhébitoraire ou d'un refus. J'espère qu'avant réception de ce numéro et lecture de cet éditto, vous aurez reçu une note d'information qui vous renseignera sur l'agenda, les actes donc, de l'Union depuis son Congrès et le C.A. qui s'ensuivit. Bon courage dans le mauvais temps comme dans l'été promis.

Des hommes vont venir qui n'ont plus peur d'eux mêmes

Car ils sont sûrs de tous les hommes

Car l'ennemi à figure d'homme disparaît.

Eluard

Serait-ce vérité demain ?

Marc DRUESNE

directeur de la publication : Marc DRUESNE
121, route des châtaigniers
74350 ALLONZIER LA CAILLE
siège social : Union Nationale France-Russie-CEI-Peuples russophones
Centre Culturel de Vitry
36, rue Audigeois 94400 Vitry-sur-Seine
adresse courriel : unionfrcejpr@orange.fr
rédacteur en chef : Marc Druésne
marc.druésne@orange.fr
comité de rédaction : Dimitri de Kochko,
Christiane Montastier
Marcelle Sage-Pranchère
secrétaire de rédaction-maquette : Philippe Guichardaz
N°CPAFAP 0105 G 79 555 - N° ISSN 1267-2408

Vie des associations

Eurcasia et Alidades - complicités sibériennes

« Créées en 1981 sous la forme d'une revue, les éditions Alidades passent assez vite au livre, avec *La Toile / La Tela de Mirella Muia*, poème narratif à plusieurs voix sur le thème méditerranéen du voyageur et de la femme enfermée dans l'attente.

Le bonheur des rencontres et des amitiés conduit à explorer des champs tels que ceux de la poésie russe du vingtième siècle, et aussi de la littérature contemporaine de Sibérie orientale, prose et poésie. » (1)

Ainsi vogue Alidades, maison d'édition associative avec Emmanuel Malherbet à la barre et une direction toute claire : découvrir et faire découvrir des écrivains, des textes ... « Certains textes s'imposent, d'autres nous ennuiant. C'est question de musique, d'originalité, d'exigence (ou de ce que nous croyons tel) »

Pourquoi Alidades ? pour faire le point, s'arrêter de temps en temps une fois en route.

Un jour la route d'Emmanuel Malherbet a croisé celle d'Eurcasia, ce fut pour chacun l'occasion d'ajouter une belle voile à son bateau : celle de la littérature sibérienne contemporaine. Sont alors montés à leurs bords Victor Astafiev, Valentin Raspoutine, André Roumantsiev et Alexandre Vampilov pour ne citer que les principaux écrivains de ce bout du monde là : la Sibérie orientale où « contrairement à ce que l'on pourrait craindre, le paysage change souvent. Pas d'ennui, dès lors que l'attente se fait plus modeste, le regard plus aigu : la moindre

variation nous ravit. Et nous regrettons d'avance ce que la nuit nous fera manquer » De ces « Notes transsibériennes » de Benoît Peeters, je garderais bien « l'attente modeste » et le « regard aigu » pour aborder cette littérature. « L'attente modeste » c'est-à-dire débarrassée le plus possible des images, clichés, préjugés, idées toutes faites, tout ce que construit l'ignorance, et ainsi allégée, rendre mon regard plus aigu, bienveillant et curieux.

Ils m'ont plu tout de suite les cahiers de la « Petite bibliothèque russe ». Je les ai trouvés élégants, soigneusement enveloppés d'une bande reproduisant la couverture presque à l'identique qui renforçait mon impression qu'une chose précieuse y était enserrée.

Ouvrir le livre. Regarder le texte russe, mieux, le contempler. Tenter d'en lire un passage. Passer à sa traduction. C'est un beau cadeau d'offrir aux lecteurs une édition bilingue, et peu importe de connaître ou non la langue traduite, cela n'empêche pas le voyage imaginaire mais au contraire le nourrit. Ces signes alignés, même incompréhensibles ou illisibles, ne sont pas un mur mais une porte que l'on peut d'une manière ou d'une autre ouvrir ou laisser fermée. Il n'y a pas d'obligation, seulement une invitation.

Le premier cahier de la « Petite bibliothèque russe » que j'ai eu entre les mains, c'est le n°1 des « Nouvelles » d'Alexandre Vampilov. « Connue pour son théâtre, Alexandre Vampilov (1937-1972) est aussi l'auteur d'un ensemble de nouvelles auxquelles on n'a jusque-là guère prêté attention hors de

Ruissie. D'une écriture directe, sans fioritures, elles constituent une suite de miniatures discrètement ironiques et toujours touchantes, où les situations ordinaires de l'existence laissent apparaître la complexité parfois absurde des relations humaines.» . De numéro en numéro le talent de novelliste d'Alexandre Vampilov se déroule, évolue, s'amplifie et, au terme du cinquième et dernier, son éditeur peut écrire : « Il y a de sa part une prise en main du récit et de l'acceptation de ses codes. Les descriptions, qu'on ne peut plus assimiler à de simples didascalies, ont gagné tant en ampleur qu'en profondeur et jouent un rôle de premier plan, éclairant et prolongeant l'intériorité des personnages, ; la tonalité se fait plus méditative et devient plus grave ». Sa parenté littéraire avec Anton Tchekhov saute aux yeux.



« Un sac en bandoulière »

(extrait, « Les nouvelles » n°2 page 7)

« Le conseiller littéraire Vladimir Pavlovitch Smirnov débute sa journée de travail par la lecture de manuscrits. Leur « analyse exige, pour certains, une bonne pratique de l'investigation

policière. Dans d'autres, les écarts grammaticaux « entravent la compréhension du texte. Parfois il n'y a rien à comprendre. (...) Vers dix heures, les auteurs commencent « à défiler. Le matin, il reçoit souvent la visite d'un jeune poète débutant : Rassviétof. Ce dernier enlève son manteau « et s'assit en face de lui. C'est un type très cultivé mais affreusement mal peigné. Un grand sceptique, qui lit avec « dédain même ses propres vers. Ses thèmes de prédilection sont la campagne, les arbres, mais surtout les sentiments. Il « écrit mal. Au début, Rassviétof envoyait ses vers par la poste et Vladimir

Pavlovitch n'aimait pas l'auteur. À présent « il vient en personne et Vladimir Pavlovitch n'apprécie pas plus l'homme.

– le fond est insipide, camarade Rassviétof, et la forme n'est pas brillante, explique prudemment Vladimir Pavlovitch, tout en essayant de lui rendre son manuscrit.

– Il n'y a pas de thème inintéressant, - réplique Rassviétof avec hauteur. Il n'y a que des auteurs inintéressants

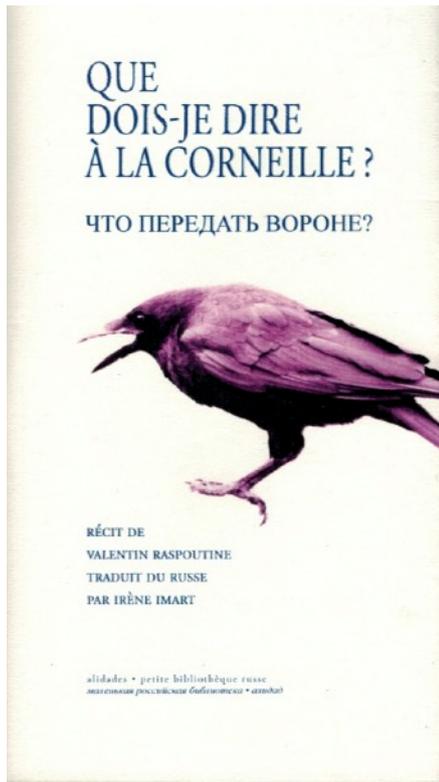
« Vladimir Pavlovitch meurt d'envie de lui dire que, justement, il est inintéressant, qu'il ferait bien de laisser l'écriture « pour l'haltérophilie, mais cela ne se fait pas, et le voilà qui discute, décortique le poème, prodigue des conseils, fait « tout un cours de littérature et, dans les termes les plus courtois, tente d'expliquer le poème est impubliable. « Rassviétof se dresse sur ses ergots et s'en retourne composer d'autres perles de la littérature. (...) »

Le premier cahier de « la « Petite bibliothèque russe » que j'ai ouvert a donc été le n°1 des « Nouvelles » d'Alexandre Vampilov, le dernier, que j'ai reçu ces tous derniers jours, s'appelle « Que dois-je dire à la corneille ? » et il est d'un autre auteur majeur de la Sibérie orientale, Valentin Raspoutine.

« Valentin Grigoriévitch Raspoutine (1937-2015) est originaire du village d'Atalanka, sur les bords de l'Angara. Au terme de quatre années d'école élémentaire, il est envoyé poursuivre sa scolarité (le premier de son village) au chef-lieu (Oust-Ouda) à cinquante kilomètres de chez lui. » Suivra un cursus universitaire à Irkoutsk où il se liera avec Alexandre Vampilov, justement ...

« Si Raspoutine est rattaché au mouvement informel des « écrivains de village », ce n'est en rien un folkloriste. Parent sans doute d'un Ramuz (celui, par exemple, de « La grande peur dans la montagne » ou de « Si le soleil ne revenait pas ») Il reconstruit le local dans un foisonnement de notations d'une extraordinaire précision pour mieux l'ouvrir sur l'universel ; (...) »

On ne peut parler de ces écrivains sans évoquer le Baïkal. Revenons à Valentin Raspoutine :



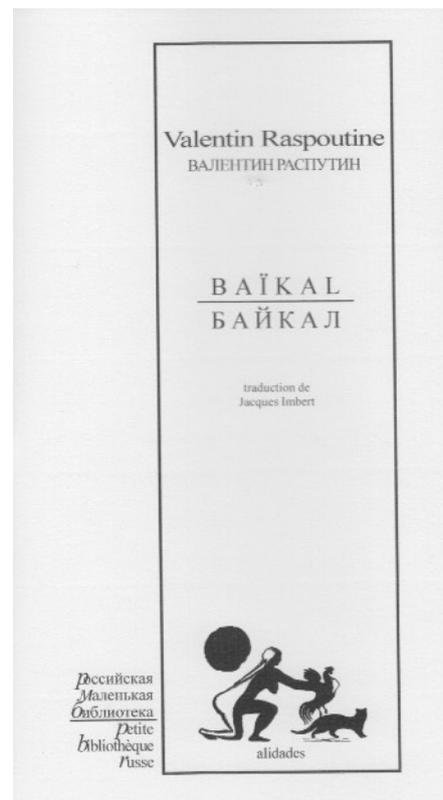
« Que dois-je dire à la corneille ? »

(extrait, p.19)

« Ce fut ensuite malchance sur malchance, comme une mise en garde. Le bus arriva avec du retard – ou plutôt

« tressauta jusqu'à nous – débouchant du tournant avec force grincements et cliquetis : l'air de dire « regarde, « comme je me dépêche », dépoitraillé, cabossé, la portière avant à demi arrachée. Tout le monde prit place et ce « fut tout : nous étions là à cheval sur ce bus rétif, d'un calme suspect, comme prêt à bondir une nouvelle fois. « Tandis que le chauffeur, passé au poste de régulation, y disparut pour ne plus revenir. Dix, quinze minutes « passèrent, nous respirions à plein nez l'odeur des patates entassées dans des sacs sur les sièges arrière ; les « passagers, taciturnes, alourdis par le soir, ne bronchaient pas. Nous attendions sans dire un mot, déjà satisfaits « d'avoir une place. Qu'il nous en faut peu, m'étais-je souvent répété : qu'on redoute seulement d'attendre le bus « jusqu'au matin et l'on entendra monter un grognement assourdissant, s'il est là, en revanche, et charge sans « bouger d'un pouce, tout le monde sera content, persuadé d'avoir atteint son but. Telle est sans doute la loi de la « place légitime », celle que personne ne vous chipe, que l'on ne cède à personne : qu'importe ou presque où cette place vous mène.

« Ah si j'avais eu la bonne idée de descendre de cette place qui ne menait nulle part et de rentrer à la maison. »



« Baïkal »

(extrait, page 11)

« Nous n'affirmerons pas que rien au monde n'est plus beau que le Baïkal. Chaque homme aime et chérit son pays ; « pour l'Esquimau ou l'Aléoute la toundra et les immensités glacées représentent le summum de la perfection et « de la richesse naturelles. Dès la

naissance nous nous imprégnons de l'air, du sel et du paysage natal ; ils « influencent notre caractère et contribuent en bonne part au développement de notre être vital. C'est donc peu « dire que ces éléments nous sont chers ; nous sommes une partie d'eux, celle que le milieu naturel a faite ; on ne « peut empêcher leur voix ancestrale et éternelle de parler en nous, et elle parle en nous. Il est donc insensé de « comparer sur une liste préférentielle les glaces du Groenland aux sables du Sahara, la taïga sibérienne aux « steppes de la Russie, et même le Baïkal à la Caspienne. On peut seulement exprimer les émotions dont ces lieux « nous saisissent. Ils brillent tous des mille feux qui leur sont propres. (...) »

L'ouverture toujours, invitation à vivre ainsi nos lieux de cœur, de chair et d'esprit.

A chacun maintenant de continuer son propre voyage. Le mien a commencé il y a bien longtemps. Ecolière dans un établissement catholique alors que la guerre froide s'installait, je devais, comme toutes les autres filles, prier chaque matin « pour les chrétiens persécutés en

Russie ». Dans mon imaginaire d'enfant, ces chrétiens étaient sans doute livrés aux bêtes sauvages dans des arènes, comme Blandine à Lyon et d'autres martyrs représentés ainsi sur les images de mon catéchisme. Je n'ai pas le souvenir d'avoir été choquée ou effrayée par ce que l'institutrice nous racontait la-dessus. En fait, je n'ai pas d'autre souvenir que celui d'une curiosité pour la Russie qui a germé à ce moment là. Curiosité restée enfouie jusqu'à l'adolescence pendant laquelle j'ai eu bien plus envie de lire des auteurs classiques russes plutôt que ceux au programme de ma scolarité. Curiosité que j'ai toujours nourrie ensuite instinctivement de lectures diverses, sans vrai fil conducteur, simplement parce que « ça parlait de la Russie » même quand il s'agissait de l'URSS. Curiosité qui m'a fait entreprendre l'apprentissage, -combien laborieux!- de la langue russe, qui m'a fait prendre le train « Oural » puis le « Rossia » jusqu'à Vladivostok. Curiosité qui m'a fait sans doute, il y a presque dix ans, pousser la porte de l'association Eurcasia grâce à laquelle je découvrirai la Irkoutsk, le Baïkal, les éditions Alidades enfin et les très beaux textes qui y sont publiés, tel, en conclusion de ces « complicités sibériennes » celui-ci de Tatiana Sourovsteva :

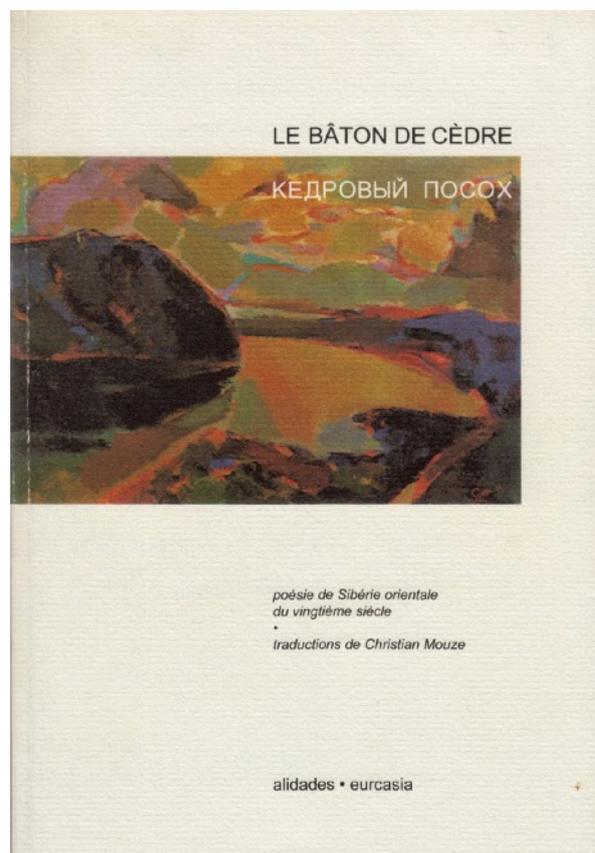
« Le ciel au-dessus du Baïkal »

(dans « Le bâton de cèdre », page 111)

« Le ciel sur le Baïkal découvre / un espace dense, peuplé : / anges, / sputniks, / astres / se déplacent, brillent et chantent / Qui cette nuit entreprit un bal étoilé, / toutes constellations ensemble confondues ? / Qui, invisible, enflamme ces allumettes / les frotte sur la voûte nocturne ? / Pourquoi les étoiles oublient-elles au matin / où sont leurs nids dans ce jardin ? / Pourquoi d'une allumette stellaire tombée / la taïga près du Baïkal va s'embraser ? / Là-bas erre la gent forestière, / Là-bas le géologue farouche habite, / et le bâtisseur qui a tracé tout le jour, / dort d'un sommeil heureux mais court. / Les herbes somnolent sous la rosée d'une nuit fraîche. / L'élan a incliné sa lourde tête ... / Seul le Baïkal, triste et profond, / regarde au ciel des millions d'années / Et nous seuls – hommes

de la terre, / doués d'une âme immortelle, / dans l'étroit pétale d'un canot de pêcheur, / comme grains de sable entre des mains géantes, / sommes tenus entre deux éléments ... »

Annick Reigné



¹ sans indication précise les passages en italique sont d' E. Malherbet.

—Les « Nouvelles » d'Alexandre Vampilov ont été publiées aux éditions Alidades avec le concours des associations Eurcasia et Amitié France-Russie C.E.I.) ;

—« Baïkal » et « Que dois-je dire à la corneille » ont été publiés aux éditions Alidades

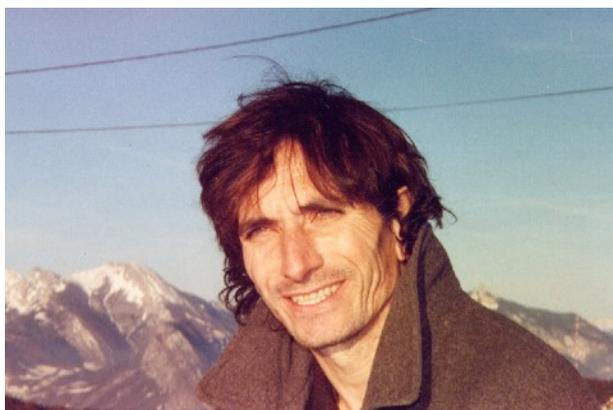
—« Le bâton de cèdre » est une co-édition Alidades/Eurcasia

—éd. Alidades www.alidades.fr

—Eurcasia www.Eurcasia.fr

■ *Russie - CEI - Peuples russophones*

Syrie : quels enjeux pour la Russie ?



Jean Geronimo

Docteur en économie
Spécialiste des questions économiques
et géostratégiques russes

Université Pierre Mendès-France
Grenoble II

À la suite d'une transition post-communiste désastreuse la réduisant au rang de simple puissance régionale, la Russie s'est inscrite au Moyen Orient dans une stratégie de long terme axée sur son retour comme grande puissance et contre les « nouvelles menaces » issues de la montée des radicalités politiques et religieuses manipulées par Washington.

Aujourd'hui, l'administration américaine est suspectée par Moscou de chercher à créer, conformément à la doctrine Brzezinski inaugurée par le piège afghan de 1979, une « ceinture verte » islamiste anti-russe autrefois anti-soviétique (*muslim belt*) pour achever son encerclement et, par ce biais, poursuivre son affaiblissement géopolitique. Dans ce contexte, la Russie est contrainte de retrouver ses vieux réflexes soviétiques de repli stratégique et identitaire, ancrés dans un instinct de survie surdimensionné justifiant, *in fine*, la fonction politique – et dissuasive – de son

potentiel nucléaire. En dépit de la fin de la Guerre froide et bien que relativement désidéologisée, la politique russe exprime donc une continuité historique avec la ligne extérieure soviétique encline à briser son isolement et s'appuyant – via l'« atome rouge » – sur la projection de force, contre l'ennemi héréditaire.

Depuis le sacre présidentiel de Vladimir Poutine, le 26 mars 2000, la Russie post-soviétique conduit une politique de puissance (*derjava*) centrée sur la reconstruction accélérée de sa puissance interne (politico-économique) et externe (militaro-diplomatique). Dans le cadre d'un monde qu'elle voudrait multipolaire et soumis aux règles onusiennes, elle cherche à s'affirmer sur le plan géopolitique en nouant des alliances avec les puissances eurasiennes émergentes (Chine, Inde, Iran) et en s'opposant à la puissance américaine porteuse – avec son levier otanien – de l'unipolarité fondée sur le « facteur force ».

Dans un discours offensif marquant le retour de la Guerre froide, cet unilatéralisme interventionniste fut brutalement dénoncé par V. Poutine lors de la Conférence de Munich sur la sécurité, le 13 février 2007. Cette configuration explique l'implication croissante de Moscou dans la gouvernance mondiale en vue de réduire la conflictualité au Moyen Orient et d'œuvrer à sa stabilité, sur la base de la légalité onusienne promue par un puissant axe eurasiatique.

Dans ce schéma, la Syrie apparaît comme une pièce maîtresse de la stratégie russe sur l'échiquier moyen-oriental et, à terme, de sa réémergence comme puissance majeure – contrepoids à l'hégémonie américaine.

Une stratégie géopolitique défensive, via le contrôle d'un État-pivot

Tendanciellement, dans le cadre d'un environnement jugé hostile et imprégné de relents de Guerre froide, la stratégie russe exprime une logique défensive visant à protéger, d'une part, ses intérêts nationaux – élargis à son étranger proche – et, d'autre part, ses positions sur la scène extérieure – jusqu'au Moyen Orient – menacées par les révolutions radicales. La chute imminente du président Bachar el-Assad a précipité et justifié son intervention militaire en Syrie, le 30 septembre 2015, dans la mesure où Moscou risquait d'être définitivement exclue d'une région stratégique – avec, surtout, la perte de sa base navale de Tartou lui ouvrant (avec celle de Sébastopol) l'accès aux mers chaudes. En outre, la Syrie se présente comme un allié historique de la Russie depuis l'ère soviétique et, surtout, comme un symbole de son statut de superpuissance amie et protectrice des États arabes non-alignés, face aux velléités impérialistes de l'Occident sous leadership américain. Longtemps sur le déclin et avides de reprendre le leadership des puissances non-

alignées, la Russie post-communiste revancharde ne pouvait plus reculer.

Historiquement, la dimension stratégique de l'État syrien sur l'échiquier arabe tient au fait qu'il est au cœur des grands circuits énergétiques et des stratégies d'alliance internationales structurant les rapports de force dans la région. Mais la Syrie se retrouve, aussi, au cœur du projet américain initié par G.W. Bush de constitution d'un « Grand Moyen Orient » démocratique impliquant, à terme, la déstabilisation des seuls États arabes laïcs de la région – prioritairement ciblés par les Printemps arabes : Égypte, Libye, Syrie, Tunisie. De ce point de vue, il semble logique que la radicalisation de la révolution syrienne coïncide avec le choix, en juin 2011, du projet gazier iranien (pro-russe) – au détriment du projet qatari (pro-américain) – par le président Assad devenu, dès lors, pour la coalition arabo-occidentale pro-sunnite, « l'ennemi à abattre ». Diverses ingérences extérieures vont alors nourrir une violence politique et criminelle inouïe contre le régime syrien – et son peuple –, en prise à une « guerre civile » importée par des mercenaires et groupes « rebelles » étrangers parfaitement organisés, entraînés et lourdement armés. En définitive, Assad devient, fin 2011, la pièce clé de l'échiquier sur laquelle se focalisent toutes les stratégies – et toutes les haines –, jusqu'aux plus extrêmes.

C'est à partir de là que la déferlante djihadiste, soutenue par les puissances sunnites régionales (Arabie saoudite, Qatar, Turquie), va s'abattre sur la Syrie pour éliminer « le dictateur qui gaze son peuple », selon une rhétorique obsessionnellement reprise – sans preuve réelle – par nos médias et nos dirigeants. C'est à partir de là, aussi, que le conflit syrien, d'abord interne, va s'internationaliser et perdre sa nature révolutionnaire en se radicalisant, dans

le cadre d'une véritable guerre de l'information. Cette dernière est illustrée par le traitement médiatique asymétrique – sous filtrage américain – de la reprise d'Alep en décembre 2016 et de la Goutha orientale par l'armée gouvernementale syrienne en avril 2018. De manière plus générale, l'armée loyaliste est systématiquement accusée par la propagande occidentale – relayant la désinformation de l'OSDH (1) – de « crimes de guerre » dans le cadre de sa lutte contre le terrorisme islamiste prenant en otage ou massacrant la population civile dans l'indifférence générale. D'où l'impression d'une lecture occidentale à géométrie variable des « crimes de guerre », qui deviennent des « dégâts collatéraux » lorsqu'ils sont imputables aux forces kurdo-arabo-occidentales – à l'instar de la reconquête de Mossoul (Irak), le 10 juillet 2017, et de Raqqa (Syrie), le 17 octobre 2017 – sans parler du Yémen, quotidiennement bombardé par la coalition arabe sunnite, armée par l'Occident. Comme un silence médiatique, assourdissant.

Selon la terminologie de Zbigniew Brzezinski, la Syrie est un « pivot géopolitique » verrouillant la stabilité du Moyen Orient et, au-delà, le point névralgique de la région où s'affrontent axes sunnites et chiites, par puissances – et stratégies énergétiques – interposées. Le vieux diplomate de la Guerre froide, Evgueni Primakov – surnommé le « Lawrence d'Arabie soviétique » –, l'avait fort bien compris et renforcé, sous Poutine, l'inflexion arabe (et asiatique) de la politique russe dans l'optique de former une coalition anti-hégémonique. En tant qu'avant-poste stratégique de Moscou au Moyen Orient, le pivot syrien permet d'équilibrer la forte présence américaine – et ses bases militaires – au cœur des dictatures sunnites du Golfe et, en ce sens, y apparaît comme le verrou

sécuritaire central. Au final, Damas se retrouve donc au cœur de la recomposition géopolitique du Moyen Orient, alimentée par une nouvelle forme de Guerre froide américano-russe axée sur le contrôle des Etats-pivot.

Neutraliser la matrice révolutionnaire des idéologies radicales, libérales et islamistes

Structurellement, la stratégie russe en Syrie vise à neutraliser la menace islamiste surfant sur les courants anti-russes soutenus par l'Occident et gangrenant l'ex-URSS, notamment les régions musulmanes de l'Asie centrale, de la Volga et du Caucase Nord. Depuis l'amorce du Printemps arabe en 2011, l'ancien espace soviétique est devenu un gros pourvoyeur de djihadistes trouvant au Moyen Orient, surtout en Syrie, un terreau favorable à leur « épanouissement » et à leur formation idéologico-militaire – à l'instar des « rebelles » issus des républiques russes de Tchétchénie et du Daghestan. Un fait inquiétant est la précarisation croissante de la composante musulmane (20 millions de citoyens) de la population russe, particulièrement ciblée et courtisée par l'idéologie « sociale » de l'Islam radical. Pour Moscou, la déstabilisation de la Syrie pourrait transformer le Printemps arabe en Hiver islamiste, attisé par le retour des djihadistes dans l'espace russe – et européen. Comme une bombe à retardement.

La crise syrienne est considérée par Moscou comme une forme dérivée – sous vernis religieux – des « révolutions de couleur » néolibérales sous supervision américaine ayant grevé la périphérie post-soviétique (Géorgie, Ukraine, Kirghizstan) dans les années 2000, en vue de placer des dirigeants dociles et poursuivre, par ce biais, la stratégie du reflux (*roll-back*) de la puissance russe

initiée depuis la fin de l'URSS, en 1991 – qui succède à la stratégie d'endiguement (*containment*). L'ingérence extérieure, via l'activisme idéologique d'organisations gouvernementales ou non gouvernementales et le soutien dollarisé de leaders radicaux ou de groupes paramilitaires, a été décisive dans le basculement révolutionnaire et la déstabilisation des régimes pro-russes en zones arabe et post-soviétique. A terme, cette avancée américaine dans l'ancienne zone d'influence soviétique pourrait lui permettre de renforcer sa présence militaire, via l'extension de ses bases et de son bouclier anti-missiles jusqu'en Ukraine, dans le but ultime de neutraliser le potentiel nucléaire offensif russe.

Dans cette optique et par ricochet, l'objectif implicite de Moscou en Syrie est d'apparaître comme un État fort et déterminé, capable de décourager toute velléité révolutionnaire – via le *hard* ou *soft power* – contre les régimes autoritaires de l'espace post-soviétique principalement biélorusse, kazakh, russe et tadjik. Au final, dans la perception russe, le chaos syrien serait le produit d'une révolution manipulée de l'étranger et alimentée par la politisation du religieux, sous l'impulsion des monarchies pétrolières du Golfe flirtant avec le radicalisme islamique pour briser les régimes laïcs moyen-orientaux – sous bienveillance occidentale. Comme une étrange complicité.

Une puissance globale, levier d'une gouvernance multipolaire onusienne

Ainsi, l'objectif prioritaire de Moscou en Syrie est d'affirmer son retour sur la scène internationale en tant que puissance globale capable, d'une part, de contribuer à la résolution politique d'un conflit majeur (via son rôle dans les processus négociés de Genève et d'Astana) et, d'autre part, de s'opposer à l'unilatéralisme armé de

l'hyperpuissance américaine (via son veto au conseil de sécurité de l'ONU). Dans ce cadre, la Russie cherche à établir une gouvernance multipolaire plus démocratique et représentative, intégrant la voix politique des grandes puissances émergentes – le contrepoids eurasiatique – et privilégiant, *in fine*, les mécanismes onusiens comme facteur de stabilisation. En cela, son rapprochement avec la Chine, l'Inde et l'Iran – illustré par leur intégration au sein de l'OCS (2) – prend une dimension géostratégique.

Désormais, Moscou rejette les politiques d'ingérence droit-de-l'homme ayant pour conséquence ultime de détruire – à l'instar du Moyen Orient, en Irak (2003) et en Libye (2011) – les structures étatiques historiques, de déstabiliser des régions entières et d'allumer des conflits génocidaires. Elle accuse certains États d'instrumentaliser les révolutions politiques (néolibérales), religieuses (islamistes) et nationalistes (identitaires) pour justifier une intervention militaire – via l'habillage otanien, si possible – permettant, *in fine*, de verrouiller les évolutions géopolitiques des zones ciblées. Dans la mesure où l'espace post-soviétique est potentiellement visé, ces processus révolutionnaires extrémistes ont été définis par la doctrine de sécurité russe comme des « menaces majeures ».

En Syrie, l'action de Moscou s'inscrit dans la légalité internationale, dans la mesure où elle a répondu à l'appel du président légitime (élu) d'un Etat siégeant à l'ONU, à l'inverse de la puissance américaine (et de ses alliés) qui n'a guère été invitée ni par le régime syrien, ni par le Conseil de sécurité onusien. Poutine redoute la répétition du scénario irakien en Syrie, via la manipulation du facteur chimique – la « ligne rouge » –, en vue de donner le prétexte à une offensive militaire américaine. L'évolution récente montre la réalité de

troublantes stratégies manipulatoires sur lesquelles pourraient surfer les forces anti-Assad, occidentales et islamistes, réunies dans l'objectif commun du *regime change* – avec le soutien décisif des fameuses forces spéciales. Une telle configuration contraint la Russie, soucieuse de préserver la souveraineté et l'unité de l'Etat laïque syrien multiconfessionnel et protecteur des minorités religieuses, à une sorte de veille stratégique au Moyen Orient – tout en structurant son identité internationale contre son ennemi prioritaire de la Guerre froide.

En définitive, la Russie veut apparaître en Syrie comme un facteur d'ordre, réhabilitant les régulations étatiques et prônant une vaste coalition internationale dans la lutte contre les nouvelles menaces globales, terroristes et hybrides. Une forme de Realpolitik russe, au nom de la paix au Moyen Orient – et du peuple syrien.

Jean Geronimo

(1) L'OSDH (Observatoire syrien des droits de l'homme) a le quasi-monopole de l'information sur la tragédie syrienne, systématiquement relayée par les médias occidentaux. Cette organisation est basée à Londres et représentée par un seul homme (Rami Abdelrahman), opposant politique au régime syrien et proche des frères musulmans. Il opère dans un studio londonien sous haute protection des services de sécurité britanniques. Ses informations, nourries par de mystérieux coups de fils, sont reprises sans aucun contrôle par AFP, CNN, CBS, BBC... Depuis le début du conflit, il a incriminé régulièrement le régime syrien et glorifié

l'opposition armée, notamment la feu Armée Libre Syrienne (ALS), tout en occultant la montée des radicaux islamistes. A qui profite une telle désinformation ?

(2) L'OCS (Organisation de coopération de Shanghai) est une structure politico-militaire eurasiatique, dominée par l'axe sino-russe et exprimant l'inflexion asiatique de la politique russe, depuis 2003. Elle vise à renforcer la stabilité et la sécurité de l'Asie centrale, en prise aux « nouvelles menaces » alimentées par le chaos afghan, le Printemps arabe et la triple montée de l'extrémisme, du séparatisme et du nationalisme. Elle regroupe 8 Etats : Chine, Kazakhstan, Kirghizstan, Tadjikistan, Russie, Ouzbékistan et, depuis peu, Inde et Pakistan – l'Iran a le statut de « pays observateur », antichambre de l'adhésion à l'OCS. Cette organisation permet à la Russie d'avoir un droit de regard sur la politique chinoise et d'exercer un contrôle soft sur un concurrent redoutable qui, à long terme, deviendra une réelle menace pour son leadership en Asie centrale. Car, dans le même temps, l'OCS donne une légitimité à la présence chinoise en périphérie centre-asiatique. Désormais, la Chine y exerce en effet une influence croissante, heurtant les prérogatives historiques de la Russie dans la région – et amorçant, de ce fait, un inquiétant « jeu à trois » entre les puissances américaine, chinoise et russe.

Bibliographie :

- Geronimo J. (2012) : « La pensée stratégique russe, guerre tiède sur l'Echiquier eurasien », Préface J. Sapir, éd. Sigest.
- Geronimo J. (2015) : « Ukraine, une bombe géopolitique au cœur de la Guerre tiède », Préface J. Sapir, éd. Sigest. Livre soutenu par Mikhaïl Gorbatchev.

DOBROE

XXVII^e SÉMINAIRE NATIONAL LE MONDE DU FRANÇAIS AUJOURD'HUI

du 28 janvier au 3 février 2018



Tout le groupe de stagiaires et experts lors du 27^e séminaire à Dobroe

Valentine Grosjean est allée enseigner le français à Dobroe et est intervenue au nom de l'Union en lisant le discours préparé par Marc Druesne, lors de l'ouverture du séminaire avec Jeanna Aroutiounova, présidente de l'AEFR. Etaient présents des représentants du Ministère de l'Education Nationale de Russie (région de Moscou), ceux de l'Ambassade de France et ceux des Ambassades des Etats Francophones en Russie ; il y avait aussi J.M. Defays, président de la FIPF.

Le titre complet du séminaire était le suivant :

Le monde du français aujourd'hui : réactualisation de nos connaissances linguistiques et didactiques sur les cultures et sociétés françaises/francophones.

Vingt-deux experts sont intervenus dont certains venaient non seulement de France mais aussi de Belgique, de Suisse, d'Algérie, du Danemark, des Etats-Unis, du Liban et du Canada (Québec). Il y avait 140 stagiaires, professeurs d'écoles ou d'universités. Sur les vingt-deux experts seulement quatre femmes mais parmi les stagiaires les hommes se comptaient sur les doigts de la mains !

Le séminaire s'est déroulé à Dobroe ce qui veut dire « Bonté »; c'est un tout petit village à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Moscou . A cette époque de l'année il est perdu dans les neigesil était tombé 40 cm de neige en 2 jours au moment où nous y étions ! Dans ce village il y a une ferme avec une aimable fermière qui nous vend avec plaisir son lait que

certains d'entre nous vont chercher avec une petite bouteille à la main ; il y a seulement deux grands immeubles appelés « krouchtchiovka », sorte de HLM construits à l'époque de Krouchtchev, peuplés de non russes (arméniens, ouzbeks, tadjiks...) qui ne peuvent se permettre de vivre dans des appartements moscovites et une petite épicerie bien achalandée tenue par une arménienne. Non loin, il y a notre bâtiment, notre lieu de vie où nous séjournons, professeurs et élèves, et où nous communiquons constamment en français les uns avec les autres. Autour du village des datchas de riches moscovites, tapies dans la neige, non habitées durant l'hiver, mais néanmoins protégées par chiens et gardiens. Pour se rendre dans la petite ville la plus proche «Pouchkino » il faut prendre le taxi ou bien rejoindre le bus après avoir marché une bonne demi-heure sur un sentier enneigé...beau, mais compliqué . De Pouchkino on prend le train express pour aller à Moscou. Pouchkino est une petite ville de la banlieue de Moscou très animée. Elle ne porte pas le nom de Pouchkine mais celui de M. Pouchko personnage important, né ici.

Revenons à notre séminaire. Le matin les stagiaires écoutent des conférences : « *Motiver à apprendre, apprendre à motiver* », « *L'identité nationale à l'épreuve des identités culturelles* », « *Apprendre le français pour la réussite de la carrière professionnelle* », « *Michel Butor et le nouveau roman* », « *Comprendre et sentir la poésie autrement* », « *La notion du patrimoine chez les français* », etc....

De 15h à 18h30 les stagiaires participent à des *ateliers* : « les arts de la table, le savoir-être à la française », « Andreï Makine, le plus russe des écrivains français », « l'emploi des articles de la langue française », « le jeu en classe de langue », «comment écrire des lettres de motivation », etc....

Le soir on projette des films bien français, on chante ensemble et il y a aussi des lectures théâtralisées. Et une soirée « folle » intitulée « Publifolie » où tous choisissent le meilleur spot ou la plus choquante des publicités présentés par les élèves russes et sélectionnés par le professeur français.

À la fin du stage la fête appelée « kapoustnik » bat son plein : les stagiaires et les professeurs présentent des sketches satiriques, chantent et dansent à la russe et à la française ; « kapoustnik » vient du mot « kapousta = feuille de chou », soirée lors de laquelle toutes les variétés sont possibles.



Les professeurs jouent dans le "kapoustnik", fête de fin de stage lors du 27e séminaire de Dobroe; ("kolobok" c'est l'histoire de la boule qui roule)

L'ambiance est chaleureuse et Dobroe regrette le départ des professeurs russes et français après cette semaine d'animation exceptionnelle. Merci à Jeanna et merci à son secrétaire Sacha ; merci Dobroe et à l'année prochaine !

Valentine GROSJEAN,
membre du CA de l'Union Nationale
France Russie-CEI-Peuples russophones

Journées du livre russe *et des* *littératures russophones* *3&4 février 2018*

Depuis leur création en 2006, les Journées du livre russe et des littératures russophones ont un succès qui ne s'est jamais démenti et qui s'accroît d'année en année. Cette année, et comme d'habitude, de nombreux auteurs, traducteurs, éditeurs, libraires ont été présents aux côtés des associations en lien avec la Russie. Pour la manifestation des 3 et 4 février 2018, les organisateurs estiment le nombre de visiteurs à 3000 personnes environ sur 2 jours.

La dominante **littéraire** est toujours au cœur du projet et des volets complémentaires sont développés d'année en année : cinéma, expositions pour offrir au visiteur une véritable plongée dans la **culture russe**. L'ensemble des exposants se trouvaient au sein de la Mairie de Paris 5ème, sur les deux niveaux que comporte ce bâtiment. 4 salles de conférences étaient à la disposition des organisateurs ce qui a permis de multiplier les conférences tout au long des deux journées.

La salle Pierrotet était dédiée aux sujets liés aux femmes :

« *D'hier à aujourd'hui, quelle place occupent les femmes dans les lettres russophones ?* » (samedi 11h-12h30)

« *Les figures féminines dans la tradition et le folklore russe* » (samedi 12h30-13h30)

« *Existe-t-il en Russie une littérature spécifiquement féminine dans sa forme et dans ses thèmes de prédilection ?* » (samedi 15h-16h30) .

Notre président Marc Druésne, son épouse Edwige, Christiane Vdovenko, présidente de

l'association ivryenne et moi – même secrétaire de cette même association ivryenne, avons tenu le stand de vente de livre de l'Union Nationale des Associations France Russie CEI et Pays Russophones.

Nous étions idéalement placés au 1er étage, dans la salle des fêtes, salle où s'est déroulée la remise du 12ème prix de la Russophonie. Nous avons eu le plaisir de représenter l'Union et de proposer et vendre, entre autres, des livres de Philippe Guichardaz et des Éditions Alidades¹.



Le président Druésne, fort sollicité au stand de l'Union Nationale

Près de nous, se tenait l'exposition *Photographies de 1918-1919* d'Alexei Korliakov, auteur du livre « *Le corps expéditionnaire russe en France et à Salonique 1919-1918* ». Son exposition ainsi que son livre visent à remettre en avant le souvenir des participants au Corps expéditionnaire.



Nikolaï Lochvitski , frère de l'écrivaine Nadejda Teffi ,
et commandant du corps expéditionnaire.

La conférence « *Trois présidents, trois biographies : Gorbatchev, Eltsine, Poutine* », samedi 15h30-16h30, en présence des auteurs :

Bernard Lecomte (biographie de Mikhaïl Gorbatchev), Boris Minaev (biographie de Boris Eltsine), Frédéric Pons (biographie de Vladimir Poutine), a retracé les étapes de l'évolution sociologique et politique d'un pays qui est passé en quelques années de l'URSS à la Russie.

Les enfants n'ont pas été oubliés. Outre la présentation et la vente de livres destinés aux enfants, d'auteurs slaves , par l'Union (UNFRCEIPR) ainsi que par les éditions Borealia, il y a eu la remise des prix des lauréats des élèves français russisants des écoles primaires et collèges de France au concours de l'AFR (Association des Français Russisants).

Une exposition de dessins réalisés par des enfants adoptés en Oural, exposition à l'initiative de l'association *Pour Kungour* visait

à récompenser le meilleur dessin et invitait les visiteurs à voter pour élire ce meilleur dessin.

La soirée de samedi 4 février a été consacrée à la Remise du 12ème Prix de la Russophonie (prix de la meilleure traduction du russe vers le français en 2017)

Cinq traducteurs étaient sélectionnés pour le Prix :

Yves Gauthier pour *L'ours est mon maître* de Valentin Pajetnov,

Cécile Airoldi pour *Je suis Tchétchène* de Geman Sadulaïev,

Yvan Mignot pour *Oeuvres 1919-1922* de Velimir Khlebnikov,

Jean-Christophe Peuch pour *Suicide* de Marc Aldanov,

Chistine Zeytounian-Beloüs pour *Le journal invisible - Le livre invisible* de Sergueï Dovlatov

Le lauréat 2018 est Yvan Mignot pour sa traduction du livre *Oeuvres 1919-1922* de Velimir Khlebnikov

Le jury du prix a loué "une entreprise ambitieuse autant qu'audacieuse, que représente la première publication de l'œuvre d'un poète mort en 1922 que beaucoup considéraient comme le plus grand [...]. Seul un poète pouvait mener à bien cette entreprise impossible. C'est le cas d'Yvan Mignot qui creuse depuis de nombreuses années son sillon autour de l'œuvre de Vélimir Khlebnikov et nous livre cette traduction inspirée".

L'objectif de l'association organisatrice, France Oural, est de porter les Journées du Livre Russe au niveau européen.

Felice Castelnau
Secrétaire de l'association
France Russie CEI Ivry

¹ L'éditeur publiant sous le nom Alidades (www.alidades.fr), est Emmanuel Maherbet, membre d'Eurcasia,. Il propose une Petite bibliothèque russe, le plus souvent en édition bilingue.

75^{ème} anniversaire de la victoire de Stalingrad

Il y a 75 ans, le 2 février 1943, le général Paulus capitulait devant Stalingrad et se rendait au Haut Commandement soviétique. C'était un tournant historique dans la 2^{ème} guerre mondiale : pour la première fois l'armée nazie était défaite.

Juin 42 : Hitler lance l'offensive vers le Caucase et vers Stalingrad, important nœud de communications. Les troupes allemandes progressent rapidement ; elles parviennent à Stalingrad dès le 3 septembre et atteignent la Volga le 26.

Grâce à l'héroïsme de la 62^{ème} armée du général Tchouïkov, des bataillons ouvriers, les armées nazies sont stoppées. Des combats acharnés se déroulent à la colline Mamaïev, dans la ville, rue par rue, maison par maison. Cette résistance tenace permet au commandement soviétique de reconstituer ses armées et d'ouvrir d'autres fronts, puis de couper le ravitaillement de la 6^{ème} armée. Le 23 novembre les troupes de Paulus sont encerclées.

Le général Paulus se rend le 2 février avec 90 000 hommes, des milliers d'officiers dont une vingtaine de généraux.

La victoire de Stalingrad a coûté très cher à l'Union Soviétique : des centaines de milliers de victimes, tant civiles que militaires, une ville détruite en totalité. Mais cette gigantesque bataille a signifié dans le monde entier la fin de l'invincibilité de l'armée nazie et un immense espoir.

Aujourd'hui, 75 ans plus tard, nous avons un devoir de mémoire, de recueillement et de reconnaissance envers les sacrifices des peuples de l'URSS et des combattants de Stalingrad.

Rappeler la victoire de Stalingrad, c'est rappeler la lourde contribution payée par l'Union Soviétique à la défaite du III^{ème} Reich nazi. Pas plus que le génocide du peuple juif, le sacrifice des peuples soviétiques ne saurait être soumis à révision. **Rappeler** la victoire de

Stalingrad, à l'heure où les fanatismes se déchaînent dans le monde, c'est aussi œuvrer au rapprochement des peuples par delà les différences de langue et de culture.

En cet hiver 2018, les cérémonies du 75^{ème} anniversaire de Stalingrad ont revêtu une importance particulière avec la participation de nombreuses délégations étrangères des villes jumelées (ainsi que notre association Bourgogne-Eurcasie) et la venue du Président Poutine. Par ailleurs la région de Volgograd et le musée de la Bataille (musée Panorama) ont réalisé une exposition en différentes langues avec leurs archives à l'intention de plusieurs pays européens.

Michel Faitot



La « maison Pavlov », du nom du sergent qui a défendu ce bâtiment d'importance stratégique

Cette exposition « Stalingrad, appel à la Paix » a été présentée le 5 février 2018 à Paris, au Centre Culturel russe, quai Branly,, avant d'entamer un périple en France : Dijon, Montpellier, Dunkerque, jusqu'en juillet. Elle pourra ensuite circuler dans d'autres villes.

Contactez l'association Bourgogne-Eurcasie bourgeoisie@wanadoo.fr pour en organiser le circuit